

Aurélie Zygel-Basso

RÊVER DU MOYEN ÂGE ENTRE ÉRABLE ET LAURIER : Une « Querelle des Anciens et des Modernes » au Canada français vers 1900

RELIEF 8 (1), 2014 – ISSN: 1873-5045. P 61-74

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-116440

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

Littérateurs et artistes du Canada français entretiennent vers 1900 un goût pour le médiéval de fantaisie, en quête d'une identité propre entre l'« érable » local et le « laurier » classique. Ce goût commun est exploité par les partis qualifiés de *régionalistes* et d'*exotiques*. D'un côté, le projet national montre la France d'Ancien Régime comme âge d'or des valeurs chevaleresques, cautionnement moral du mythe de la « vocation canadienne française ». Les images de *jadis* y nourrissent un syncrétisme rétrospectif stylisé. Pour les *exotiques*, avec le journal *Le Nigog*, le détour par ces représentations mène à l'universel et à une modernité relative.

« Marier / Les mots canadiens aux rythmes de la France / et l'érable au laurier » (« À ceux de mon pays », *Le Paon d'email*, 227) ; la formule, dans l'envoi d'un couplet du poète Paul Morin (1889-1963)¹, brandie comme un drapeau ou un reproche, reflète bien l'enjeu des échanges, souvent âpres, qui agitent deux factions de la vie culturelle dans le Canada français du premier XX^e siècle². Quel côté de l'Atlantique privilégier lorsqu'on revendique comme caution un passé anoblissant ? Faut-il chanter « la mère avant l'enfant », « la fleur après la souche », soit le bon vieux temps de France, sur une « flûte d'ivoire » tirée de la pastorale antique plutôt que de célébrer le terroir régional, « trop neuve lampe », au son du « fier olifant » (Morin, *ibid.*) canadien ? Tout feutré ou tout désuet qu'il semble, le débat, qualifié par Berthelot Brunet (1901-1948)³ de « Querelle des Anciens et des Modernes » à la canadienne, porte des enjeux essentiels à la revendication d'une identité

nationale alors en devenir. Les différents moments de cette querelle ont souvent été réduits à un affrontement entre les tenants d'un repli frileux sur la production locale (dans l'orbite du conservatisme et de l'ultramontanisme) et les partisans d'une ouverture de l'art à l'universel. On le verra, le phénomène est plus complexe qu'il n'y paraît. En revanche, des deux côtés, une constante demeure – l'appel à des représentations médiévalisantes pour définir cette identité culturelle au tournant du siècle.

Les adversaires *régionalistes* et les *exotiques* partent en effet du même point⁴. Ils abordent la référence à un médiéval entendu au sens large, mais sous deux angles diamétralement opposés. Pour les *exotiques* de ce qui deviendra le Québec, le médiévalisme est signe d'une modernité élitaine et cosmopolite. On aspire à un art sans frontières ; le regard rétrospectif canadien revendique sa parenté avec celui des Français sur le terrain des troubadours. On écrit des pastiches en *langue française*, on se penche sur la Table Ronde et les danses d'autrefois dans la ligne des redécouvertes de la musique ancienne en plein essor à la *Schola Cantorum* de Paris. Le voyage vers *jadis* se plaît à tracer des vignettes temporelles nostalgiques, de la geste de Roland aux charmilles de Trianon. Du côté des *régionalistes* – ou plutôt de leur récupération par une coterie moins libérale –, le goût pour le passé gaulois sur les rives du Nouveau Monde formule un médiéval adossé à la tradition. Certains Français d'Amérique réactivent l'idée de la « nation la plus chevaleresque du monde ». Leur discours sur le *bon vieux temps* fait écho à celui de la mère-patrie pour des raisons socio-politiques et esthétiques. Le Moyen Âge est ainsi porteur de valeurs anciennes dans le cadre d'une posture réactionnaire⁵. En s'y opposant, les *exotiques* de la nouvelle école poétique et musicale prennent leurs distances avec la perspective locale, s'appuyant sur le mythe d'un Moyen Âge visionnaire présenté comme une sorte d'internationale des trouvères où « Un même esprit régnait par-dessus les frontières, une même littérature enchantait les peuples⁶ » (Morin, 559). Je m'appuierai d'abord sur quelques textes emblématiques – poésie, essais, journalisme – empruntés surtout aux *exotiques* dont le médiévalisme s'incarne brièvement dans la revue *Le Nigog* (1918). L'étude de ces œuvres, parallèlement à la revendication plus générale des *régionalistes*, permettra de mettre en perspective un 'troubadour canadien-français' fortement conditionné par son rapport à celui de la France contemporaine. Car dans le cas des *régionalistes* comme des *exotiques*, le contact avec les sources primaires est rarement direct. En ce sens, sans doute la canadianisation des

lettres, adossée à la référence du *temps passé*, passe-t-elle encore par la référence coloniale.

Paul Morin : un médiévalisme cosmopolite ?

Au moment où Morin publie à Paris son *Paon d'email* (1911) chez Alphonse Lemerre (1838-1912)⁷, il aspire à prolonger l'entreprise du célèbre poète Émile Nelligan (1879-1941)⁸, tout en conciliant « recherche des formes éclatantes » et « raffinement de l'érudition » (7). L'auteur est issu de la meilleure bourgeoisie d'origine franco-écossaise⁹. Il évolue parmi l'élite montréalaise pour qui « les vêtements portés, le ton de la discussion, l'élégance des convives [...] comptent tout autant que dans les salons les mieux lancés de Paris ou de Londres. » (Lacroix, 107). Comme la plupart de ses pairs, Paul Morin cultive sa relation avec les salons parisiens. Il étudie chez les jésuites de Paris et de Montréal, est reçu docteur à la Sorbonne à vingt-quatre ans. Mondain, ironique, il est remarqué par Barrès, rencontre Régnier et dédicace son recueil à Anna de Noailles. Au Canada, il fait partie des « Chevaliers de l'Apocalypse¹⁰ » (Marcotte, 83). Il évolue alors parmi des auteurs qui se libèrent du patriotisme obligé et se placent sous le signe de Verlaine, des *Trophées* de Heredia ou des *Émaux et Camées* de Gautier, adoptant des modèles de sociabilité comme Robert de Montesquiou-Fezensac, archétype de toute une théorie de grands élégants.

Pour ces *exotiques* « exilés » chez eux, le modèle salonnier va de pair avec la revendication d'une esthétique synonyme de distinction et d'ancienneté, qui prend alternativement, mais de manière complémentaire, la forme des codes sociaux et de l'innovation poétique¹¹. Il s'agit alors de déloger les « grands Canadiens » de la génération précédente. Un mot d'ordre, une tête de Turc reviennent constamment sous la plume de Dugas ou de Jules Fournier (1884-1918), collaborateurs du journal *L'Action* en 1911 et 1912 : « Fréchette¹² est mort », Morin est un jeune Messie qui libèrera la production canadienne « des Crémazie, des Fréchette et des Chapman¹³ » (Morin, 17, n. 39). Décidément, les *Fleurs Boréales* (1879) de Louis Fréchette sont fanées. Pourtant, le journaliste et politicien libéral avait cristallisé en son temps l'indignation des milieux conservateurs. Mais au début du siècle, ses contes du terroir sont passés de mode¹⁴, le folklore et le jargon sentent trop leur veillée paysanne. La nouvelle école déroule la tapisserie d'un Moyen Âge délicat aux raffinements précieux, sans faire l'économie d'une définition théorique dans d'autres textes, on le verra.

Pour le recueil de Morin, après des réminiscences antiques et orientales (« Marbres et feuillages », « Ellas »), la quatrième partie du *Paon d'email*

(« Silves françoises ») propose un panorama du *jadis* gracieux aux formules emblématiques. Le « Spleen gothique » de « Sur Paris endormi » (164) annonce une évocation de « Carcassonne » (165) aux accents des ménestrels et des tambourins ; on y voit surgir Charles Martel et Raymond de Trincavel. Le poète y contemple « Dans le brouillard gris du passé [...] le ciel fleurdelisé » avant de chanter dans « Le gage » (168) les exploits de Paul I^{er} et Pépin le Bref. Le sonnet « L'exorcisme » (169) invente en épigraphe une citation des *Ordonnances des Rois de France* (n. 1). « La Damoiselle élue » (171-172), aux accents lointainement courtois¹⁵, dessine en filigrane l'écho de la pièce de Debussy¹⁶ :

À l'heure belle de vesprée,
 Dame, hier vingt vng troubadour
 Qui chantoit madrigal d'amour
 Soubz vostre fenestre adorée,
 À l'heure belle de vesprée.

Le clerc marri qui vous adore
 De fol esprit feust moult déceu,
 Oncques de vous ne feust perceu
 Le tendre accent de la madore
 Du clerc marri qui vous adore.

Quant à la « Sarabande », un personnel féerique de toutes obédiences s'y rencontre : gnomes, elfes bleus et lutins dansent la gavotte sur un air d'Offenbach, « Titania fredonne à Puck » ceux d'Iphigénie ou d'Armide, farfadets et sylphides croisent Mélusine, Mab, Viviane, Merlin, Obéron et Robin des Bois qui esquissent une pavane. Une rêverie nervalienne digne de *Sylvie* s'achève sur la vision d'un cercle enchanté : Les sept filles d'Orlamonde, Urgande, Morgane, Urgèle, « les fées », Riquet, Raymondin écoutent « madame Carabosse / Qui soupire et regrette un peu le bon vieux temps, / Et Cendrillon, passant par là dans son carrosse, / Leur envoie un baiser du bout de ses doigts blancs » (175). L'évocation enchantée est bâtie sur des références aux merveilleux français et anglais (relayé par le *fairy painting*¹⁷). Cette réflexion sur la première veine se manifeste dans l'architecture du recueil et par l'écho qu'elle nourrit avec les préoccupations théoriques de l'auteur¹⁸.

D'une part, l'apparition des fées à cet endroit du *Paon d'émail* va au-delà du folklore. En effet, la section consacrée à l'Ancien Régime, encadrée par deux scènes françaises contemporaines, est construite par ordre chronologique. Après « La Damoiselle élue » et « Sarabande », les « Silves françoises » consacrent leurs derniers bosquets à Rousseau et M^{me} de Warens

donnant du pain aux cygnes (« Le lac », 176-177), aux fêtes galantes de Marie-Antoinette, le front prophétiquement « lauré par un mouvant flambeau / D'une rouge auréole » (« Trianon », 178-179), et aux pleurs de Joséphine (« La Malmaison », 180-181). Les pièces féeriques apparaissent donc comme des charnières, proposant l'union de deux régimes de rêverie : celui de l'histoire, avec ses allusions précises, même fantasmagoriques, au Moyen Âge français, et celui de l'imaginaire, qui se permet de niveler tous ses emprunts au merveilleux, mêlant genres, pays et arts. Car le médiéval de Morin se définit selon un déplacement original dans le contexte du débat canadien : l'apport le plus fécond de la période serait à trouver du côté de la posture des « troubadours » – terme générique – plutôt que du contenu de leurs œuvres¹⁹. En vérité, les poèmes du *Paon d'émail* jaillissent du travail de Morin à la conférence « L'exotisme dans la pensée contemporaine » (1912) évoquée plus haut. L'auteur s'y appuie sur l'*Histoire de la littérature française* de Lanson pour définir l'esthétique des trouvères dans la Chanson d'Antioche, et la chanson dite de Jérusalem : « Le goût du pittoresque et, par là, de l'exotisme, se répandait [...]. Cet exotisme fut logique, nécessaire et inconscient chez les chroniqueurs, dans les *Assises de Jérusalem*, ou avec Villehardouin » (558). Morin oppose ici deux Moyen Âge : celui des croisés du premier XIII^e siècle, grâce aux rapports desquels « Ceux qui n'avaient pas quitté la France purent connaître quand même Byzance et la Grèce, Chypre et la Palestine » (559). Ensuite « vient cette période où l'on perçoit une nationalisation des lettres : les chansons de geste se réduisent facilement à des épisodes de luttes féodales. Nous ne parlerons pas de ce vague fumet sarrasin [...] qui se dégage de la *Chanson de Roland*, – non plus que de cet Orient biblique, naïf [...] des Miracles et des Mystères » (*Ibid.*).

Le trouvère, comme pionnier d'un goût de l'ailleurs au cœur de la revendication *exotique*, jouit d'un regain d'intérêt ; il est le héraut de la nouvelle esthétique et de la transmission culturelle. Si son ancrage reste médiéval, il n'en est pas moins jumelé avec l'appel d'un Orient qui joue sur le plan géographique le même rôle que le Moyen Âge sur le plan chronologique.

L'expérience *Nigog* et l'art rétrospectif

Ce goût du *voyage* servira d'ailleurs de pierre d'angle au magazine d'art moderniste et cosmopolite *Le Nigog*, fondé et mort-né en 1918 dans le cadre d'un cénacle sans doute plus libéral que républicain et dont certains sympathisants se réunissent parfois dans le cadre du regroupement littéraire « L'Arche²⁰ ». La revue, ponctuée par les dessins d'Henri Hébert (1884-1950), se veut polémique, à l'image de son symbole, l'instrument à darder le saumon.

Elle plaide dans les deux langues montréalaises²¹ pour une éducation au Beau, vitupère le retard de ses compatriotes. Les articles de l'architecte Fernand Préfontaine fustigent le goût provincial des *MM. Prud'homme* de Québec pour les accessoires Henri II ou Louis XV. Avec la caution de Viollet-Le-Duc, ils prônent la redécouverte du style gothique comme vecteur puissant d'innovation rationnelle, loin de l'exaltation sentimentale, symbolique ou nostalgique²². L'architecte Édouard Chauvin s'écrie « Foin, foin du régionalisme²³ » (juin 1918, « Le régionalisme en poésie », 185). Le compositeur Arthur Letondal (1869-1956), auteur de la sarabande « Danse Moyen-Âge », définit l'âme canadienne comme héritière « du génie latin » (juillet 1918, « L'âme canadienne », 213) et la voit saisie par le *Maria Chapdelaine* du français Louis Hémon (1913). Mais Marcel Dugas clôt la querelle d'une réplique cinglante en opposant le médiévalisme universel des nouveaux trouvères parnassiens à l'incorrection du patois : « L'argot [...] se trouve bien plutôt dans ces contes du terroir remplis de canadianismes. "C'est le malin qui dégoise", "Encore une bourse du malin" [:] Ces termes ne sont pas français [...]. Personne en France [...] ne songerait à se traduire [...] en français du quatorzième siècle » (août 1918, « Jeux et ris littéraires. À M. Arthur Letondal, musicien », 254-5)²⁴. La réaction ne tarde pas à se faire sentir. Des conservateurs comme le juriste et linguiste Adjutor Rivard (1868-1945) dans le *Bulletin du parler français au Canada* ou l'abbé Camille Roy (1870-1943) reprochent aux *exotiques* ce passé teinté de paganisme, qui ne sait pas distinguer entre les charmes douteux de l'antiquité et le modèle chevaleresque. Le Moyen Âge qui les intéresse est surtout défini par un ensemble de valeurs : l'idéal, la foi, l'Ancien Régime. Ces *régionalistes* suivent Charles Maurras et d'autres nationalistes français, mais aussi des catholiques comme ceux de *La Croix*. Dans leur désir d'établir une continuité entre la « vraie » France et la France républicaine, ils ont tendance à amalgamer l'idéalisation du Moyen Âge et l'idée de la « croisade ». On hésite alors entre les personnages du chevalier et celui du missionnaire, dans cette vision providentielle de la nation canadienne-française. En littérature, cet accent mis sur l'identité locale procède du même *Maria Chapdelaine* lu au rebours des collaborateurs du *Nigog*. Il s'agit alors de favoriser l'expression d'une réalité, pour que fleurisse une nouvelle expression culturelle ; les *exotiques* croient au contraire que les lettres canadiennes françaises ne pourront se signaler qu'en évitant le national.

Faut-il voir dans ces adversaires régionalistes le nid de grenouilles de bénitier dont on fait volontiers la caricature ? Le journaliste Victor Barbeau les assassinait en 1919 d'une satire partisane bien sentie dont les saillies pleines de

verve pourraient faire rêver un Québec contemporain pris dans de nouveaux débats sur la culture, l'identité et la langue française. Il écrivait dans *La Presse* du 16 juin :

D'un côté : les profiteurs du passé, les accapareurs de l'histoire [...] « persona grata » dans les maisons d'éducation où leur zèle apostolique vaut son pesant d'or ; [...] cerveaux réfractaires [...] à toute éclosion d'art nouveau ; torries [*sic*] de la littérature et des arts ; chauvins en perpétuelle ébullition provincialiste; régionalistes, enfin, dont l'ultime ambition est [...] d'anathématiser les auteurs qui écrivent en français avant d'écrire en « canayen ».

D'un autre côté : quelques jeunes écrivains et artistes qui ne connaissent qu'une culture, la culture française [...] dont les livres [...] n'ont pas besoin d'être complétés par un lexique du dialecte québécois ; [...] qui refusent de cloisonner leur pensée dans des frontières toutes de convention, humains qu'ils sont avant d'être provinciaux²⁵ (Hayward 2006, 17-18).

Quoi qu'il en soit, l'art rétrospectif se met alors au service des valeurs morales autour de la Société Saint-Jean-Baptiste et de l'Union catholique. Le journal *La Presse* célèbre ainsi le 9 avril 1898 le don par le gouvernement français du tableau d'Ernest Laurent (1859-1929), *La Première messe célébrée au Canada*, dont on orne la Cathédrale de Montréal, et que le chroniqueur qualifie de « cadeau princier, [...] si catholique et si français, et partant si national²⁶ ». Dans la même ligne, mais du côté terroir, le peintre montréalais Joseph Saint-Charles (1868-1956) avait donné en 1892 le *Serment de Dollard et de ses compagnons* et une *Première messe à Ville-Marie*, le peintre Henri Beau (1863-1949) célèbre *L'Arrivée de Champlain à Québec* (1903).

Répercussions : la fortune du médiévalisme dans le Québec contemporain

Que reste-t-il des rêveries médiévales dans l'esprit du *Nigog*? Jusque récemment, sa défense et illustration d'un passé français porteur de modernité avait trouvé un écho, au mieux, tiède. Morin se voyait déchiré, par des critiques qui tenaient le haut de la plume en ces années 1960 qu'un certain Québec contemporain aime à se représenter comme son âge d'or. Jacques Ferron faisait du poète le triste héraut d'une schizophrénie intellectuelle fin-de-siècle, Robert Charbonneau voyait chez les *exotiques* l'exemple d'un tragique lié à une identité de l'emprunt : « La pauvreté de notre vie, à nous Canadiens, tient, en partie, à ce que notre connaissance de la vie [...] nous vient [...] de livres choisis ailleurs et qui ne concernent pas le monde où nous évoluons. Et quand tout un peuple voit [...] son réel, sa terre, à travers des images étrangères, il reste sans prise véritable sur le monde et sur lui-même »

(« Parallèle », dans Morin, 44). On comprendra sans doute mieux la portée de cette critique en mesurant le tournant sans précédent qu'ont connu alors la société et la culture québécoises. Je mobiliserai à cet effet la réflexion de Georges Leroux sur un essai fondateur de Pierre Angers²⁷, *Problèmes de culture au Canada français*. Enseignant, profondément marqué par la culture jésuite dont il est issu et averti de ses impasses, Angers plaide pour la modernité basée sur la connaissance et contre l'enfermement d'une mentalité encore partiellement coloniale, préoccupée de sa survie et de son identité. Il montre en quoi la culture héritée de l'Ancien Régime français « favorisait la reproduction d'un idéal de repli » prisonnier d'un humanisme chrétien, « qui enferme l'âme dans un "loyalisme rigide" au catholicisme français classique » (Leroux, 10). L'essai d'Angers oppose « l'universel comme monde commun et l'universel comme triomphe irrésistible [...] de la modernité [...] [.] un universel externe et généreux ».

Il n'en reste pas moins que l'appel au passé français a joué un rôle considérable dans la définition d'une spécificité canadienne française fragile, en pleine évolution au tournant du XX^e siècle. Si le goût pour l'ancien temps ne relevait pas du même engouement *exotique* au sein de la constellation traditionaliste, il semblait à première vue formulé grâce aux mêmes syntagmes que ceux de l'adversaire. En réalité, seuls quelques mots clé les rapprochaient. La démarche était distincte sur les plans esthétique, politique et moral. Pour les tenants du Canada tout catholique, il s'agissait de faire appel à des valeurs plus larges liées à l'Ancien Régime en bloc, essentiellement la foi, l'héroïsme, une exaltation chrétienne dont les chevaliers – le mot revient constamment – sont un emblème bien peu précis. Ce regain d'intérêt semble préparé par l'essor considérable que connaissait le mythe de la « vocation canadienne française » depuis les années 1850²⁸. L'abbé Camille Roy, dans une célèbre conférence de 1904, postulait :

nous nous rattachons donc étroitement à la France très chrétienne [...] qui n'a pas fait la Révolution. [...] nous rejoignons l'âme française que n'avaient pas encore entamée et troublée les influences de la Renaissance [...] notre littérature pourrait donc, beaucoup plus sûrement que n'a pu faire [...] le romantisme [...], s'inspirer des monuments de l'histoire et de la littérature du moyen-âge [*sic*]. [...] nous avons ici conservé pour la vieille histoire de France un culte que l'on n'a plus là-bas (Roy).

Gardons-nous cependant des conclusions hâtives : le mouvement régionaliste a considérablement évolué en une vingtaine d'années. Camille Roy, d'ailleurs, prenait ses distances dès 1918 avec le régionalisme (Hayward, 524) puis avec l'étroitesse d'un certain « canadianisme intégral » des années

1920-1930. Il continue cependant de distinguer, dans *Pour conserver notre héritage français* (1937), la tradition du *melting pot* américain de celle qui vise à conserver aux Canadiens-français leur spécificité linguistique et culturelle²⁹. De ce point de vue, les enjeux évoqués dans le cours de cette étude, bien qu'ils s'inscrivent dans un contexte largement propice au médiévalisme et à un certain antimodernisme dans l'Amérique du Nord du tournant du XX^e siècle, ont ceci de particulier qu'ils se formulent dans le cadre d'une définition identitaire et patrimoniale à la fois locale (entre Canadiens français), nationale (défendre le caractère canadien-français contre la suprématie anglaise) et internationale par son aspect social (l'alignement sur une élite française coupe pour les Canadiens français le lien avec la patrie anglaise propre au reste du pays). On ne saurait donc établir de parallèles satisfaisants avec ce qui se passe au Canada anglais ou chez son voisin du sud dont les références à l'Angleterre, certes complexes, ne sont pas brouillées par l'ambiguïté supplémentaire qu'apporte le modèle tiers constitué par la France³⁰. Les ouvrages anglophones récemment consacrés à l'imaginaire médiéval canadien ont d'ailleurs tendance à en analyser des manifestations d'inspiration plus explicite et théorisée³¹.

Conclusion

Lorsqu'il s'agit d'évoquer le fantôme du *bon vieux temps* pour contribuer à définir l'identité canadienne-française au tournant du XX^e siècle, des *exotiques* et des *régionalistes*, le moins novateur des deux n'est point celui qu'on croit. D'une part, parce que le contenu médiévalisant des textes de la pléiade *régionaliste*, en dehors des généralités sur Champlain et Saint Louis, semble parfois anecdotique – on privilégie la posture de défense, actuelle, sur le corpus de références anciennes qui sert souvent de prétexte. De l'autre, parce qu'il paraît exagéré de soutenir l'idée d'un modernisme radical chez les *exotiques*. Leur appel à l'ancien temps relève souvent d'une posture innovante, certes, mais surtout de leur appartenance très consciente à une élite³². Il s'agit alors de donner le ton, de jeter les bases d'une culture raffinée, mais peut-être, à terme, plus datée. Paradoxalement – ou peut-être pas ? –, ce sont les *exotiques* qui semblent établir un lien moins original, moins propre à la situation particulière du Canada français, entre la culture littéraire de l'Ancien Monde et celle du Nouveau. Il ne s'agit pas pour autant de distribuer aux *exotiques* ou aux *régionalistes* des bons points de 'canadianité française'. Certes, on l'a vu, malgré la dimension parfois décorative de leur médiévalisme, le désir de rupture manifesté par Morin et ses émules, dans leur fascination pour l'exotisme rétrospectif comme vecteur de rêve, procède d'une véritable

redéfinition esthétique. Mais au-delà ou en-deçà de la quête artistique, les enjeux culturels et identitaires de cette querelle canadienne-française restent d'une actualité aiguë. L'on peut bien renvoyer dos à dos les tenants de l'érable et ceux du laurier. On peut représenter *régionalistes* et *exotiques* comme deux incarnations du même refus du réel en période de crise politique, linguistique, économique et sociale – les uns par « l'idéalisation de ses mœurs rustiques » (Vigneault), les autres grâce à une « évvasion vers l'ailleurs », en somme, « sédentaires *vs* nomades ». Il n'en reste pas moins que l'autonomisation de l'art « face à toute contrainte idéologique », si elle est possible dans une France plus « assurée de ses assises linguistiques et culturelles », pose un problème plus douloureux dans un Québec dont la spécificité linguistique française est toujours menacée, au point que certains dénoncent la menace de « louisianisation ». Et Vigneault de conclure : « Datée, cette querelle du régionalisme? On voit bien, au contraire, que nous l'avons intériorisée, qu'elle est sans cesse réactivée par la conjoncture comme si elle faisait partie de nos gènes » (91-93).

Annexe :

Les contes de fées [musique pour piano et voix], chanson créée par Bella Ouellette, paroles par Armand Leclair, musique par Jean Imbert, Montréal, J.-E. Bélair, ([4]p.), publiée dans *Le Passe-temps*, Montréal, vol. 21, n°520 (27 février 1915), 68-70. Pour écouter un enregistrement inédit par des musiciens québécois : <http://www.modernitesmedievales.org/colloques.htm>.

Ah ! Les jolis contes de fées,
De fleurs et d'étoiles coiffées,
Vêtu's d'aurore et de lumière,
Vêtu's d'aurore et de lumière,
Les jolis contes qu'autrefois
Aux petits enfants à mi-voix
Redisaient les vieilles grand'mères.
Cela se passait dans le temps
Où les rois les plus arrogants
Épousaient des simples bergères.
Et tout cela est arrivé,
Dans le joli pays rêvé,
Dans le joli pays rêvé,
Le joli pays des chimères.
Voici le Petit Poucet,
Qu'à perdre chacun s'efforçait,
Mais qui le savait, sans doute,
Et semait des cailloux

Pour retrouver sa route.
Puis c'est la Bell' au Bois dormant,
Qu'accompagne le Prince Charmant.
Dormez, dormez, dormez Princesse,
Dormez sans trêve, dormez toujours,
Dormez dans votre joli château,
Dans votre joli petit château,
Dormez, dormez Princesse
Dans votre joli château,
Joli château de rêve.

Notes

1. « Le recueil paraît [...] au moment où le champ littéraire est polarisé par ce qui deviendra [...] la querelle entre exotiques et régionalistes. Pour l'instant, se dessine [...] une dichotomie entre [...] les écrivains qui souhaitent s'inspirer exclusivement de la réalité canadienne et [...] [des] traditions ancestrales [...] et [...] les auteurs qui [...] militent en faveur de l'autonomisation de l'art, [...] même [...] une littérature ludique et fantaisiste. Paul Morin appartient sans conteste au second groupe » (Marcotte, 82).
2. Toute ma gratitude va à M. Réjean Coallier, pianiste et compositeur, pour des entretiens riches et chaleureux, pour les pistes qu'il a bien voulu m'indiquer, pour le plaisir d'entendre revivre de vieux quadrilles de cabaret. Sur les poètes de l'École littéraire de Montréal, qui précèdent le courant exotique, voir Cambron, 17 et suiv., Denis Saint-Jacques, « De Québec à Montréal. Essai de géographie historique », 27-38, Pierre Rajotte, « Cercles et autonomie littéraires au tournant du XXe siècle », 39-54, Réjean Coallier, « Mises en musique des poètes de l'École littéraire de Montréal », 335-338.
3. Hayward (539-55) distingue plusieurs phases du conflit : 1. 1904-1911 : la montée du nationalisme ou « les deux héritages ». 2. 1912-1917 : la scission nationaliste ou « le triomphe du régionalisme ». 3. 1918-1920 : la guerre éclate à Montréal entre les régionalistes et les « exotiques ». 4. 1921-1931 : sursauts de la querelle.
4. « L'aspect le plus ironique de cette question [...] réside dans le fait qu'exotisme et régionalisme en littérature reposent [...] sur des bases identiques. [...] ces deux tendances se spécialisent dans l'évocation des particularités d'une région, que ce soit un pays étranger ou la "petite patrie natale" » (Hayward, 559).
5. Évidemment, le romantisme redécouvre le Moyen Âge au-delà des conservateurs. Je remercie Charles-Philippe Courtois.
6. Paul Morin, « L'exotisme dans la pensée contemporaine », conférence à l'Alliance française de Montréal (16 décembre 1912), publiée dans *L'Action*, 11 janvier 1913, 1-2. Voir son analyse dans Hayward, 198-202. Sur le *Paon d'email*, *L'Action* et la critique de la littérature canadienne : 202-207.
7. Lemerre publiera la revue *L'Art* de Louis-Xavier de Ricard et les recueils du *Parnasse contemporain*. Il est à l'origine de la *Petite Bibliothèque littéraire*, de la *Bibliothèque des curieux*, des *Poèmes nationaux*.
8. Fils d'un anglophone irlandais et d'une francophone de la région du Bas-du-Fleuve, Nelligan, souvent assimilé au symbolisme, est membre de l'École littéraire de Montréal à la fin du XIX^e s.

9. Cette inscription dans un cosmopolitisme d'élite permet de comprendre la situation de Morin dans les questions d'identité, de société et de politique. Le début du siècle voit un danger intérieur et extérieur après la « confrontation entre francophones et anglophones du Canada au sujet de la guerre des Boers [...]. Henri Bourassa [...] devient alors le chef nationaliste des Canadiens français [avant Lionel Groulx], [...] Laurier perd peu à peu de son ascendant [...] une nouvelle méfiance naît à l'égard de la France, la mère patrie culturelle [désormais vue par les réactionnaires comme anticléricale et immorale]. Les dangers [...] à l'intérieur [...] [sont] l'urbanisation rapide, l'industrialisation menée surtout par des compagnies anglaises, les difficultés que rencontre [...] la défense de la langue française et l'immigration massive qui transforme souvent l'ouvrier canadien-français [...] en une sorte d'"immigrant de l'intérieur" ». Le Québec se raccroche alors « à un renforcement de l'idéologie agriculturiste, messianique et anti-étatiste » (Hayward, Introduction).

10. Parmi eux, les critiques et poètes Guy Delahaye (1888-1969), René Chopin (1885-1953), Marcel Dugas (1883-1947) se reconnaissent dans l'héritage de Nelligan et affrontent les « terroiristes ». Presque tous ont étudié ou séjourné en France – lien fort entre ceux dont le régionaliste Claude-Henri Grignon se moquera comme « exotistes », parfois qualifiés de « francisçons » (Hayward) ou de « parisianistes ». Parmi leurs œuvres, pour la première période : *Les Phases. Tryptiques* (1910) et *Mignonne allons voir si la rose... est sans épines* (1912) de Guy Delahaye, *Le Cœur en exil* de René Chopin (1913), enfin *Feux de Bengale à Verlaine glorieux* (1915), *Versions. Louis le Cardonnell. Charles Péguy* (1917), *Apologies* (1919) de Marcel Dugas. Voir *Les Exotiques*.

11. « L'on touche ici à l'une des idées chères aux mondains canadiens-français de l'époque, celle [...] des racines historiques de leur savoir-vivre, issu, selon eux, de l'Ancien Régime [...] par le biais de la Nouvelle-France. [...] Ce sera [...] un des leitmotifs des recherches historiques de Robert de Roquebrune » (Lacroix, 108).

12. Louis(-Honoré) Fréchette (1839-1908), écrivain, journaliste, avocat, homme politique. Partisan de l'annexion aux États-Unis, adversaire du gouvernement conservateur de la province du Canada, il est candidat du Parti libéral puis national dans les années 1870. Dramaturge et poète, il rencontre Hugo. Rédacteur en chef du journal *La Patrie* vers 1880, il publie en France la *Légende d'un peuple*, fréquente Coppée, Leconte de Lisle, Marmier, Banville. Chroniqueur anticlérical, il est président d'honneur de l'École littéraire de Montréal (1898). Dugas le peindra comme « une sorte de héraut, cramponné au rocher de Québec, criant à sa jeune race que la condition pour elle de vivre était de se nourrir de l'esprit français », voir Blais et Lamonde 1995.

13. Octave Crémazie (1827-1879), poète patriotique, auteur du *Journal du siège de Paris*. William Chapman (1850-1917), journaliste et poète (*Les Feuilles d'érable*, 1890 ; *Les Aspirations : poésies canadiennes*, 1904 ; *Les Fleurs de girofle*, 1912). Leur inspiration nationale, romantique, se distingue des modèles des exotiques.

14. *L'Iroquoise du lac Saint-Pierre* (1861), *Les Contes de Jos Violon*, *La Noël au Canada* (1899).

15. Ainsi la traduction d'Alfred Delvau (Paris, Bachelin-Deflorenne, 1866).

16. La lithographie pour la couverture de l'édition originale (1893) pour chant et piano est de Maurice Denis.

17. Ainsi William Blake, « Oberon, Titania and Puck with fairies dancing », v. 1786, Henry Fuseli, « Titania and Bottom », v. 1790, George Cruikshank, « A Fairies Gathering », John Anster Fitzgerald, « The Captive Robin », v. 1864.

18. Loin de Morin ou d'un intérêt plus érudit pour les danses anciennes (chez le compositeur Georges-Émile Tanguay : « Pavane », « Rois et châteaux »), ce goût se dégradera vers une production légère, exploitant le *capital troubadour* des contes dans les périodiques montréalais (Dans *Le Passe-temps : La Danse des fées* arrangée pour mandoline (1898 à 1920) ou le *Pas des petites fées*, 1907). Pour écouter un enregistrement inédit par des musiciens québécois (voir annexe) : <http://www.modernitesmedievales.org/colloques.htm>
19. Sur l'interprétation et la réception du répertoire des troubadours et des trouvères, voir Haines.
20. L'Arche se réunit au 22 rue Notre-Dame, rue Sanguinet sous le nom « Le Vase » et rue Champagneur où elle devient « L'Outre-Montmartre » (Hayward, 256-8 et 280-305).
21. « la querelle est [...] esthétique, idéologique, institutionnelle, linguistique – ceux du *Nigog* [...] travaillent avec des anglophones montréalais [...] – et socio-culturelle » (Lacroix, 113).
22. « Les architectes gothiques étaient d'abord des mathématiciens et des géomètres [...] L'édifice gothique est un magnifique *écorché* dont on voit travailler toute la musculature. C'est l'architecture qui satisfait le plus la raison par sa science de construction et sa franchise d'expression » (octobre 1918, « Le Beau en architecture », 319-20).
23. La revue conserve aussi des relations avec des acteurs d'autres tendances : Letondal (animateur avec L.-P. Morin du *Canada musical*), Arthur Laurendeau (maître de chapelle à Notre-Dame) ou Olivier Maurault. Je remercie Michel Lacroix.
24. Voir une réponse en octobre 1918 : « Le Français des Canadiens » par R. R. R. (Laroque de Roquebrune ?), 343-345.
25. Voir Martin.
26. Laurier Lacroix, « L'art au service de l' "utile" et du "patriotique" », dans *Cambron*, 57.
27. Cette réflexion, menée lors d'une transition figée sous le syntagme de « Révolution tranquille », s'articule chez Leroux à une interrogation large sur l'universel. Les années 1960 voient le Canada français abandonner l'« autarcie culturelle » (Angers) pour s'ouvrir « aux courants intellectuels européens et américains [...] [, à] une mondialisation de la technique, [...] alors que la culture du Canada français était faite d'une sagesse populaire et d'une tradition caritative inspirée par le catholicisme, exprimant [...] la perfection historique d'une société patrimoniale » (Leroux, 9).
28. Lamonde 2000, *passim*.
29. Je remercie J. Prudhomme.
30. Sur le médiévalisme en France comme signe de distinction et occasion de consommation commerciale, voir Emery et Morowitz.
31. Voir ainsi dans Brush, pour le lien avec l'imaginaire gothique et viatique, Clare Feagan (*l'Upper Canada's courthouse* de London, Ontario, 1827-1829) ; Hillary Walker Gugan (l'Ontario devenu paysage urbain, médiéval et industriel) ; Simon Bentley (médiévalisme, colonialisme et politique dans le Haut Canada) ; Kathryn Brush (le paysage pour les peintres du « Groupe des sept », la diversité des représentations médiévalisantes).
32. Voir Lacroix, 109-110.

Ouvrages cités

- Angers, Pierre, *Problèmes de culture au Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1960.
- Blais, Jacques, *Dictionnaire biographique du Canada*, « Louis Fréchette », http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?id_nbr=6724
- Brush, Kathryn (dir.), *Mapping Medievalism at the Canadian Frontier*, London, Ontario, Museum London & McIntosh Gallery, 2010.
- Cambron, Micheline (dir.), *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides / Bibliothèque du Québec, 2005.
- Campeau, Sylvain (éd.), *Les Exotiques*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002.
- Emery, Elizabeth et Laura Morowitz, *Consuming the Past: the Medieval Revival of Fin-de-siècle France*, Aldershot, Ashgate, 2003.
- Haines, John, *Eight Centuries of Troubadours and Trouvères*, Cambridge University Press, 2004.
- Haynes, Bruce, *The End of Early Music. A Period Performer's History of Music for the Twenty-First Century*, New York, Oxford University Press, 2007.
- Hayward, Annette *Le Conflit entre les régionalistes et les « exotiques »*, thèse de doctorat, Université McGill, 1980.
- , *La Querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006.
- Lacroix, Michel, « Des Montesquiou à Montréal : Le Nigog et la mondanité », *Voix et Images*, 29, 1, 85 (2003), 105-114, en ligne : <http://id.erudit.org/iderudit/007542ar>
- Lamonde, Yvan (dir.), *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995.
- , *Histoire sociale des idées au Québec*, Saint-Laurent, Fides, 2000.
- Leroux, Georges, « Problèmes de culture dans le Québec contemporain. Réflexions sur l'universel et la culture à partir d'un essai de Pierre Angers », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.
- Marcotte, Hélène, « Le paon d'émail de Paul Morin : l'exploration des lointains », *Tangence*, 65 (2001), 82-90.
- Martin, Michèle, *Victor Barbeau. Pionnier de la critique culturelle journalistique*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997.
- Michon, Jacques (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle, La naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Bibliothèque nationale du Québec, Fides, 1999.
- Morin, Paul, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Jacques Michon, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000.
- Le Nigog*, janvier à décembre 1918, Montréal, Comeau et Nadeau, 1998.
- Roy, Camille, « La Nationalisation de la littérature canadienne », dans *Propos sur nos écrivains. Choix de textes*, La Bibliothèque électronique du Québec, 83, en ligne : <http://fr.calameo.com/read/00000932396b7eae3523a>
- Vigneault, Robert, « La magie des extrêmes », recens. de Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec*, *Liberté*, 50, 2 (280) (avril 2008), 87-93, : <http://id.erudit.org/iderudit/34685ac>